

## **Les violences de masse au Kivu**

### **Leurs conséquences psychosociales et leurs enjeux spirituels pour la reconstruction humaine**

**Par Dr Innocent Nyirindekwe**

**Recteur l'Institut supérieur catholique Sapientia (Issa, Goma)**

#### **Bref panorama du contexte historique, sociopolitique et psychologique**

Rappelons juste pour commencer que le phénomène de la prolifération des groupes armés à l'Est de la RDC avec son caractère à la fois tragique et catastrophique accompagné par d'énormes violences s'enracine dans un double terreau : d'une part la **lente agonie du Régime dictatorial de Mobutu Sese Seko** et d'autre part **le génocide des Tutsi au Rwanda et son effet boomerang en RDC**.

Depuis l'insondable génocide des Tutsi au Rwanda et son gigantesque effet boomerang en République démocratique du Congo, les violences de masse sont devenues un phénomène social qui défie l'intelligence et interpelle la conscience humaine de manière vive et lancinante. On ne peut pas ne pas voir que du point de vue spirituel, du point de vue éthique comme du point de vue psychosocial, ces violences ont une telle emprise sur les individus, sur les groupes et sur l'ensemble de la société qu'elles créent un esprit, une mentalité et une culture face auxquelles il est urgent et indispensable d'engager une réflexion de fond et un processus dont l'objet doit être aujourd'hui l'assistance des déplacés en grand nombre, la guérison globale des êtres, la reconstruction totale des personnalités meurtries et la refondation de notre société sur des bases d'humanité saine.

#### **Un phénomène de destruction de l'homme et de la société**

Pour s'engager sur cette voie de la promotion humaine comme force de lutte fondamentale contre le fléau des violences de masse, il est important de prendre conscience de ce qui caractérise particulièrement ces violences dans le Kivu aujourd'hui, surtout avec les derniers affrontements qui ont conduit à la prise de la ville de Goma, capitale du Nord Kivu.

***Il faut d'abord prendre conscience de l'ampleur inimaginable du recours à des pratiques violentes*** par les acteurs engagés dans les multiples guerres qui se déroulent sur le sol du Nord et du Sud Kivu : la guerre entre le gouvernement et les rebelles du M23, la guerre entre les milices tribales qui poussent, dans une logique d'autoprotection et d'autodéfense, comme des champignons et nouent des liens avec les forces gouvernementales contre les

rebelles ou se déchaînent en toute indépendance contre les populations, la guerre entre les FDLR et les ces milices locales, la guerre entre les populations les unes contre les autres, la guerre des ingérences étrangères dans le conflit congolais. Quand tout l'espace social devient un champ de guerre et que personne n'a la possibilité de faire respecter un quelconque code de déontologie de la guerre, l'imagination destructrice n'a plus de limites. Les cruautés, les carnages, les viols massifs, les tortures à grande échelle, l'incendie des habitations, l'éradication des villages et les humiliations massives de l'ennemi s'imposent partout comme un devoir de combat. La logique de la vengeance destructrice et la loi de la terreur s'érigent en norme et l'homme devient pire qu'un fauve affamé : « homo lupus hominis ». Il sème l'horreur partout et rien ne l'arrête sur la voie de cette horreur. Bébés, enfants, vieillards, populations civiles, tout le monde subit la fureur et la folie meurtrières. La société devient une ère du sang et des larmes, un champ de crimes et de ruine, comme si l'homme avait cessé d'être un être humain, un être d'intelligence, de cœur, de conscience et d'esprit, pour devenir un pur instinct de massacre et d'anéantissement.

Il faut ensuite ***prendre conscience du fait que l'ampleur de la violence de masse a fait de cette violence une violence de banalisation du crime et de la mort.*** Les assassinats, les tortures, la guerre elle-même sont considérés comme un phénomène normal. Ils ne choquent plus. Ils ne suscitent plus d'indignation ou de révolte. On y vit comme si de rien n'était. On en en parle comme s'il s'agissait des choses ordinaires, des informations sans importance. Cette accoutumance est telle qu'on ne se rend même pas compte qu'elle détruit les ressorts importants de ce qui fait de l'être humain un être sensible aux valeurs de son humanité : la capacité, le potentiel, le pouvoir de se révolter à fond contre le mal. Aujourd'hui, dans le langage comme dans la vie de tous les jours, ce pouvoir, cette potentialité, cette capacité s'émeussent dans notre société.

Il convient également de ***prendre conscience de ce à quoi conduit l'accoutumance à la violence de masse*** : la construction d'une culture de l'indifférence à la souffrance des autres. Une culture sans empathie, c'est-à-dire sans possibilité de se mettre à la place des autres pour éprouver leurs détresses et leurs souffrances. Cette culture est en fait celle du manque d'amour au sens le plus fort et le plus fertile du terme.

Il convient enfin de ***prendre conscience du fait qu'une telle culture tue le rêve d'une société nouvelle*** et d'une volonté de projeter des utopies du bonheur collectif et du développement communautaire.

Quand on a pris conscience de ces quatre caractéristiques, on comprend que ce dont il est question dans les violences de masse, c'est la destruction du sens de l'humain et l'anéantissement du pouvoir de faire le bien pour une société de solidarité. Cela fait plusieurs années que la partie de l'Est de la RDCongo vit ces violences. La prise de Goma n'est qu'une page d'un grand livre qui s'écrit depuis plus ou moins vingt ans.

## **Les effets de la destruction de l'humain et l'anéantissement du sens du bien**

Si l'on veut se rendre compte des effets de cette situation de destruction de l'humain et de l'anéantissement du pouvoir de faire le bien dans les violences de masse que nous vivons depuis presque deux décennies, trois sortes de lieux sont aujourd'hui témoins des cruautés et des barbaries indestructibles dans la région du Kivu.

### ***Les hôpitaux d'abord.***

Ils sont aujourd'hui une sorte d'exposition universelle de toutes les inhumanités que les êtres humains sont capables d'infliger à d'autres êtres humains, dans des violences totalement absurdes. On y rencontre des êtres qui ont subi un processus effroyable d'anéantissement. Des êtres dont l'intégrité physique a été brisée par des tortures corporelles indescriptibles et par des agressions cruelles comme les viols de masse et les esclavages sexuels méticuleusement et savamment orchestrés. Des êtres dont le mental est brisé par la perte de l'estime de soi et par le dégoût du monde. Des êtres qui ont sur eux-mêmes un regard négatif et dévalorisant et qui souffrent également du regard des autres, celui où se lit la pitié et la commisération devant lesquelles on développe en soi-même une véritable culpabilisation de soi. Ce syndrome de d'auto-culpabilisation que les psychologues constatent souvent chez les victimes de violences de masse a souvent pour conséquence un véritable refus de croire de nouveau en la vie et de faire de nouveau confiance en l'être humain. On vit alors un emmurement psychologique et on éprouve une sorte d'étouffement de l'être, comme si l'on était enterré vivant. Au fond, on s'éteint socialement à petit feu et on meurt dans ce qui est fondamental pour tout être humain : être reconnu comme un être humain par d'autres êtres humains, dans une relation d'égalité, de dignité et de respect, sans larmes de pitié ni regard de tristesse comme on en voit souvent au cours des visites que l'on rend aux victimes dans les hôpitaux, dans une sorte de tourisme de la commisération qui désespèrent les victimes au lieu de leur redonner l'espérance.

### ***Les camps des déplacés de guerre ensuite.***

Ils sont plusieurs (avec plus ou moins 300.000 déplacés pendant les événements autour de la prise de Goma) et constituent aujourd'hui le haut lieu de ce tourisme de la commisération, avec tout un système de la charité entretenu par ceux que l'on appelle aujourd'hui les humanitaires. Ces camps qui exposent la misère et la déchéance humaine à ciel ouvert transforment les êtres humains en purs objets de la *Charity business*, avec ce que cela apporte non seulement de sentiment de honte, de désespoir et de dépendance pitoyable, mais de déresponsabilisation endémique. Avec ses conditions hygiéniques déplorable et ses promiscuités dévalorisantes, la vie dans ces camps a quelque chose d'une prison qui ne dit pas son nom, d'un ghetto. On étouffe littéralement mais on s'y habitue aussi à la dépendance face aux actions charitables venant des Eglises, des organisations non gouvernementales et des

toutes les personnes de bonne volonté. Les besoins en médicaments, nourriture, eau potable, assistance psychologique sont inestimables.

Cet effet d'accoutumance est psychiquement destructeur : il fait des êtres humains de véritables loques et de véritables déchets, sans capacité d'initiative d'aucune sorte. Une mentalité se développe ainsi qui tue dans l'être humain ce qu'il a de plus fondamental : le pouvoir d'une liberté responsable et inventive.

### ***Les villages dévastés enfin.***

Quand on a devant soit le spectacle des villages que la folie de la violence de masse a réduits en cendres, on se fait vite une idée de ce que cette destruction révèle sur ses auteurs, sur leurs victimes et sur le désastre écologique. Les auteurs apparaissent se manifestent dans leur essence indescriptible : des hommes et des femmes qui ont détruit leur propre humanité dans ses références aux valeurs. Face à cette humanité perdue, les victimes représentent le processus même par lequel la destruction de l'humain s'opère : le mal dans son absurdité et dans son pouvoir de donner à l'absurde une visibilité terrifiante. Cette absurdité va jusqu'à la destruction des écosystèmes naturels qui permettent la vie dans un village. La violence de masse prend alors le visage non pas seulement d'une force contre l'humain, mais d'une visée de destruction de l'ordre même de la vie, une sorte d'anti-écologie dont les préjudices portés aux parcs de l'Est sont aujourd'hui un symbole majeur : le symbole de la déraison absolue.

Ce triomphe ostentatoire de la déraison dans un village dévasté, tout comme l'effet de mise en loque de l'homme dans les camps des déplacés, tout comme le syndrome de mort sociale de la victime de violence de masse, ont un impact profondément négatif dans toute la société.

Tout observateur attentif de la société dans notre Kivu ne peut pas ne pas voir aujourd'hui que l'imaginaire social est devenu un imaginaire négatif : avec des représentations, des idées, des visions et des images d'enfermement dans le pessimisme, dans le défaitisme et dans le fatalisme, comme si la violence, la guerre et les ethnismes meurtriers étaient indépassables, inguérissables, indéboulinables dans le fonctionnement même de la société. La foi dans la capacité de vaincre tous ces maux à partir de la force intérieure des populations du Kivu disparaît tant les guerres se sont prolongées et l'avènement de la paix presque éloigné. Les solutions, les changements de fond, on les attend soit du ciel, dans le délire religieux sans fin, soit de l'étranger, par les humanitaires qui parfois prennent en otage des pauvres gens dans des camps de déplacement, par la présence des soldats de la Monusco ou par les diktats des grandes Puissances du monde actuel. On dirait que la violence à grande échelle a créé des populations loques, livrées aux instincts ravageurs des seigneurs de la guerre, des populations sans énergie pour changer elles-mêmes leur propre destinée par la paix construite sur une véritable volonté de bonheur, de développement et de prospérité.

## **Guérir, Reconstruire et refonder l'humain : la voie de la culture, de l'éducation et de l'évangile**

La question qui se pose face à toute cette situation est celle de savoir ce qu'il convient de faire aujourd'hui pour sortir qui est fondamentalement une crise de l'humain.

Pour donner une réponse, il me semble utile de s'inspirer des expériences de violence de masse qui ont été jugulées ailleurs et qui peuvent nous donner des orientations pour le Kivu aujourd'hui.

Je pense d'abord aux tragédies du Liberia, de la Sierra Leone et de la Côte d'Ivoire, qui ont donné lieu à de crimes de guerre et à des crimes contre l'humanité rationnellement et moralement impensables. Je pense aussi au génocide des Tutsi au Rwanda et je pense enfin à la guerre dans les Balkans.

Dans tous ces cas de cruautés massives, il faut remarquer qu'au processus négatif de violence extrême lié à la guerre dans toutes ses fureurs et toutes ses folies a été opposé un processus caractérisé par des dimensions suivantes, intimement liées :

- une forte mobilisation de la conscience éthique à grande échelle, dans un travail de vérité sur ce qui se passe réellement comme crimes de grande ampleur et comme violence de masse ;
- un changement du modèle de gouvernance capable de reformer le service de sécurité, pilier principal pour refonder l'Etat, soit par l'intervention des forces militaires internationales, soit par des négociations vigoureuses pour une transformation radicale de la société ;
- un processus juridique qui a conduit les criminels de guerre et les auteurs des violences de masse devant les tribunaux nationaux ou devant les cours internationales de justice ;
- une réorganisation de l'ordre social selon des principes du respect des droits humains et de la gestion pacifique des conflits ;
- un travail de prise en charge médicale et socio-psychique des victimes ;
- et un choix de remettre au centre de l'éducation aux valeurs spirituelles et éthiques et sociopolitiques sans lesquelles l'humanité de l'homme perd tout sens.

Toutes ces dimensions signifient qu'une société ne peut sortir de la violence de masse que si en son sein s'enclenche une dynamique d'éventrer le boa, comme on dit en langage populaire. C'est-à-dire le devoir de regarder les vrais problèmes dont on souffre, de les analyser dans leur globalité, dans leur profondeur et dans leur substance essentielle, sans aucune complaisance ni aucune fuite en avant. Il n'est pas sûr que dans le Kivu et partout au Congo, ce travail ait été vraiment fait. On tourne autour des problèmes. On évite de regarder ce qui se passe et comment cela se passe dans la violence congolaise actuelle : celle des tri-

balismes meurtriers, celle des forces gouvernementales et des multiples armées, celles des populations qui se sont enfermées dans le cycle des vengeances sans fin.

Sans ce courage de se regarder tel que l'on est dans les maux dont on souffre, il sera difficile créer le choc et le sursaut salutaires de la conscience, avec une onde de choc qui s'élargirait de plus en plus pour pousser les populations elles-mêmes à se libérer des énergies de mort et de s'écrier : « plus jamais ça ». Même à l'échelle internationale, tant que les mensonges tissés sur la situation du Congo au Congo même et dans le monde, avec des camps qui défendent des intérêts partisans sans aucune vision sur le destin de la nation, les plus de 6 millions de morts dont on parle partout concernant la guerre du Congo ne mobiliseront jamais la conscience éthique de l'humanité pour mettre fin à la tragédie du Kivu. L'aide qu'on peut donner au Congo pour qu'il se stabilise pour toujours doit tenir compte de tous ces paramètres et non seulement venir assister des déplacés entassés dans des camps.

En même temps, il faut avoir le courage de changer l'ordre politique congolais actuel en général, qui vit de la violence et s'empêtre dans une politique d'ambiguïté criminelle, sans aucune capacité de prendre le taureau par les cornes, comme dit encore le langage populaire. C'est-à-dire de gérer les problèmes du pays avec compétence et efficacité. Des changements de fond qui sont nécessaires, tout le monde les connaît : un gouvernement légitime et crédible, un système de sécurisation et d'administration solide, une gestion cohérente des médias et un ordre juridique des droits humains et des libertés fondamentales garanti. Une nation qui n'a pas ces bases et ces reliefs institutionnels ne peut pas lutter contre les violences de masse comme celles qui pullulent dans le Kivu aujourd'hui.

Plus radicalement encore, les solutions les plus fertiles pour le Kivu et le Congo aujourd'hui sont du ressort de l'éducation éthique et spirituelle : dans les familles, dans les institutions religieuses et dans l'action sur les consciences et les imaginaires populaires à travers la société civile et les groupes d'engagement citoyen. C'est là qu'une nation construit son éthique du vivre ensemble et ses utopies pour l'avenir. C'est là qu'elle promeut ses valeurs de fond et ses normes. C'est là qu'elle s'affirme dans son unité et éradique la violence des esprits et des institutions. C'est là qu'elle se dote des moyens pour penser les cœurs et s'occuper des victimes meurtries dans leur psychisme et dans tout leur être, dans une prise en charge fondée sur la solidarité de toutes les forces vives du pays et des amis du pays. Le paquet à y investir est énorme, mais il faut payer le prix.

Au Congo aujourd'hui, il faut tout orienter dans ce sens *pour bâtir un pays plus beau qu'avant, dans la paix*. Il s'agit là de la voie de la reconstruction humaine sur la base d'une vision éthique et spirituelle de la personne humaine et de la vie nationale.

Dr Innocent Nyirindekwe

Quelle : [www.weltkirche.katholisch.de](http://www.weltkirche.katholisch.de)